

OCTAVE CREMAZIE.

(Suite.)

Un esprit vulgaire eût accusé le mauvais goût du public et se fût entêté à rimer au hasard, en dépit de Minerve et du bon sens. Un poète d'occasion se fût découragé et eût condamné sa muse au perpétuel silence. Mais Crémazie n'était ni un esprit vulgaire ni un poète d'occasion. Il possédait le fond sacré et son amour-propre littéraire lui laissait comprendre que le meilleur moyen de triompher de la critique sévère, c'est de corriger les défauts qu'elle signale. Il se remit donc au travail, il étudia les règles de la composition poétique, il regarda de plus près, dans leurs détails, les œuvres des maîtres, il y chercha l'harmonie, la mesure, le juste rapport de la pensée et de l'expression. Et, après une année de silence et d'étude, il reparut avec une pièce qui, sans être parfaite, marquait déjà un immense progrès. C'était encore une poésie du jour de l'an — 1er janvier 1850 — mais si le sujet était le même, quelle différence dans l'exécution ! Le poète avait trouvé le rythme, le rythme, ornement de la prose et nécessité du vers, qui donne des ailes au style,